

## Études littéraires africaines

**BOWD (Gavin), *La Double Culture de Jean-Joseph Rabearivelo : entre Latins et Scythes*. Paris : L'Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2017, 211 p. – ISBN 978-2-343-10881-0**



Bernard De Meyer

Numéro 47, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1064765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

De Meyer, B. (2019). Compte rendu de [BOWD (Gavin), *La Double Culture de Jean-Joseph Rabearivelo : entre Latins et Scythes*. Paris : L'Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2017, 211 p. – ISBN 978-2-343-10881-0]. *Études littéraires africaines*, (47), 189–191. <https://doi.org/10.7202/1064765ar>

La dernière partie aborde un autre aspect par lequel le personnage métis oppose une résistance aux normes sociales. Dans les œuvres, la subversion des catégories de race va de pair avec la remise en question des catégories de genre. Se libérant des structures familiales et communautaires patriarcales, les personnages – encore une fois, souvent féminins – partent en quête de libération sexuelle. L’homosexualité, assumée ou fantasmée, est ainsi un thème récurrent des œuvres, dans lesquelles le *coming-out* des personnages met en jeu un dévoilement conjoint du *passing* racial et sexuel. Ce faisant, ces derniers instillent un « trouble » dans le genre comme dans la race, qui fait d’eux des personnages *queer* dont l’un des avatars est notamment la sorcière. Ils revendiquent ainsi une identité fluide et non-binaire, non-essentialiste et ambiguë, qui se réalise dans la performance : une identité-passage liée à l’identité-relation de Glissant et Chamoiseau pour laquelle l’auteure forge, dans sa conclusion, le néologisme de « passagité » (p. 589).

■ Marine CELLIER

BOWD (GAVIN), *LA DOUBLE CULTURE DE JEAN-JOSEPH RABEARIVÉLO : ENTRE LATINS ET SCYTHES*. PARIS : L’HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2017, 211 P. – ISBN 978-2-343-10881-0.

La publication d’œuvres complètes permet de sortir des écrivains de la relative obscurité dans laquelle ils étaient parfois tombés. Ainsi, les deux tomes dédiés à Jean-Joseph Rabearivelo, parus aux éditions du CNRS entre 2010 et 2012, près de soixante-quinze ans après la mort de l’auteur, offrent aux lecteurs la grande majorité de ses textes littéraires, personnels et critiques, mais aussi un appareil critique très complet et des pistes pour des recherches futures. L’ouvrage de Gavin Bowd, de l’Université de Saint Andrews, dans la foulée, propose un parcours original pour lequel, en plus des deux volumes mentionnés plus haut, l’auteur a consulté de nombreuses archives ainsi que des titres de presse, malgaches et français principalement.

Le point de départ de l’ouvrage est l’opinion généralement admise selon laquelle Rabearivelo se situe entre la culture malgache et la culture française ou, pour reprendre les mots du poète, tirés de son journal intime, *Les Calepins bleus*, « entre Latins et Scythes ». G. Bowd s’intéresse au « cas Rabearivelo » sans parti-pris pour « explorer la vie et l’œuvre de ce premier écrivain majeur de la francophonie à travers les contradictions et les complexités [...] »

auxquelles il se trouve confronté, et qu'il creuse » (p. 11). Pour cela, il propose un parcours kaléidoscopique en dix chapitres. L'ordre est, comme la plupart des biographies, chronologique, mais cet ouvrage est bien plus qu'un récit de vie. Les deux premiers chapitres suivent les premiers pas de Rabearivelo comme poète et offrent des éléments d'analyse à propos de ses publications majeures. Les trois chapitres suivants situent le poète malgache dans la société d'Antananarivo. Le chercheur écossais met surtout en relief les accointances du poète, en particulier ses fréquentations françaises, à commencer par son premier employeur, Lucien Montagné, chef de district d'Ambatolampy, qui l'encouragea à développer sa prédisposition pour la littérature. Ces rapports souvent complexes avec des coloniaux français, comme Léon Cayla, arrivé sur l'Île Rouge en 1910 et devenu le Gouverneur général en 1930, jalonnent une carrière marquée par l'énorme déception que cause à Rabearivelo son exclusion de la délégation malgache à l'Exposition internationale de Paris en 1937. G. Bowd semble soutenir l'idée que c'est la raison principale de son suicide la même année, minimisant les effets de sa vie sentimentale particulièrement mouvementée. L'ouvrage montre également que Rabearivelo suivait de près l'actualité française et n'hésitait pas à émettre sur le sujet des opinions personnelles parfois contradictoires : ainsi, son adhésion fluctuante aux théories de Maurras et à certains aspects de l'idéologie de l'Action française est révélatrice d'une âme en perpétuel conflit.

Ces derniers moments de la vie du « Mistral malgache » (p. 109) sont relatés dans le chapitre central et l'essai ne se termine donc pas avec la mort du poète d'Antananarivo. Les quatre derniers chapitres sont en effet consacrés à son héritage artistique et intellectuel. C'est aussi le point de départ pour une exploration historique de Madagascar et de sa relation avec la France, de la Seconde Guerre mondiale à la période postcoloniale en passant par les événements de 1947 et l'indépendance en 1960. La conclusion ajoute une nouvelle dimension à ce parcours, en faisant référence au roman de Douna Loup, *L'Oragé* (2015), qui livre « une vision très contemporaine » (p. 207) du jeune Rabearivelo. En procédant de la sorte, G. Bowd évite habilement de donner une image caricaturale de son sujet, mettant en relief ses contradictions et les différentes façons dont il a été perçu au cours des décennies.

Le texte est fluide, entre récit et analyse, et contient un grand nombre de citations de textes d'époque. Le « cas Rabearivelo » est en définitive une façon pour G. Bowd d'apporter sa contribution à une histoire littéraire du dernier centenaire de Madagascar, dans

lequel l'aristocrate déchu, devenu poète, a joué un rôle déterminant, que ce soit de son vivant ou après sa mort.

■ Bernard DE MEYER

CHALAYE (SYLVIE), *CORPS MARRON : LES POÉTIQUES DE MARRONNAGE DES DRAMATURGIES AFRO-CONTEMPORAINES*. PARIS : PASSAGE(S), COLL. ESSAIS, 2018, 132 P. – ISBN 979-10-94898-46-8.

Dans ce nouvel *opus*, Sylvie Chalaye poursuit son exploration du théâtre contemporain des diasporas africaines pour en révéler l'ébullition créatrice. Après un premier chapitre (« D'un marronnage à l'autre ») qui réaffirme qu'à l'aube des années 1990 apparaît l'idée d'un théâtre débarrassé de la nécessité de témoigner d'une quête identitaire, l'auteure cherche à théoriser ce qu'elle étudie sous le terme de « marronnage ». Elle se propose d'en interroger les enjeux esthétiques, politiques, anthropologiques et philosophiques. Les marrons étaient ces esclaves qui rusaient pour se soustraire à la toute-puissance de leurs maîtres, propriétaires de leurs corps mais pour autant incapables de les priver de leur liberté de se situer dans un ailleurs qu'ils s'inventaient.

Dans le chapitre 2, « Des écritures du corps », contre l'idée défendue par Françoise Gründ d'un théâtre africain « qui ne se situe pas dans le processus littéraire » (p. 28), S. Chalaye montre, en observant principalement les œuvres de Kossi Efoui, Koffi Kwahulé, Caya Makhélé et Koulsy Lamko, que le corps présent dans sa matérialité la plus triviale n'est pas seulement incarnation d'un personnage mais également élément de l'épaisseur dramaturgique des pièces, centre de la fabrique littéraire d'un théâtre qui puise dans les profondeurs du corps l'expression orale, charnelle, d'une mémoire, mais aussi le son pulsé, ce rythme tendu de l'âme qui transcende le réel. Le corps est l'incarnation de l'acte artistique et le spectateur s'y trouve engagé.

Trois chapitres étudient les formes prises par cette expression du corps. Dans le chapitre 3, « Corps, combat et *shadow-boxing* », l'énergie issue de la boxe dynamise en profondeur la dramaturgie du théâtre. Qu'il s'agisse de personnages boxeurs fictifs ou ayant existé, la référence aux combats qui ont mythifié des combattants noirs dégage une force cathartique. Elle est l'occasion de se mesurer avec son destin. Ce théâtre ne cherche pas à se libérer d'un *fatum*, il « boxe la situation » à laquelle il résiste (Dieudonné Niangouna, p. 49). Le personnage en vient à se livrer à une danse brutale avec